



Carnets

Revue électronique d'études françaises de l'APEF

Deuxième série - 19 | 2020
Petite fabrique d'interprètes

Lire avec le nez

(Caudel)

Claude Pérez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/carnets/11744>

DOI : 10.4000/carnets.11744

ISSN : 1646-7698

Éditeur

APEF

Référence électronique

Claude Pérez, « Lire avec le nez », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 19 | 2020, mis en ligne le 31 mai 2020, consulté le 23 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/11744> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/carnets.11744>

Ce document a été généré automatiquement le 23 décembre 2020.



Carnets est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

Lire avec le nez

(C Claudel)

Claude Pérez

Chère amie, c'est sur le bateau en faisant les cent pas sur le pont que j'ai remarqué que ce qu'on lit le moins, c'est avec les yeux. Regardez ce type qui enfouit au milieu de ses feuillets un piffre caverneux aussi roide qu'un robinet ! Et cet autre avec sa figure toute ronde formée de replis concentriques, c'est par un spasme circulaire de cette espèce de chou jaunâtre au milieu de quoi on distingue le tréma noir des narines qu'il absorbe la substance de cet immense journal. Et cet autre qui lit de travers le coin de la gueule relevé, et le nez triangulaire comme une peinture cubiste faisant une ombre au milieu du reste ! Si Messieurs les écrivains pouvaient se rendre compte de la manière dont on les consomme ! Ce qui dominait sur les figures de cette double file de lecteurs, c'était un dégoût rapproché de l'écœurement et un ennui voisin de la syncope (C Claudel, 1998 : 307).

- 1 J'extrait ce paragraphe d'un livre que plus grand monde ne lit, puisqu'il s'agit de Paul Claudel et, pire encore, d'un de ses commentaires de la Bible, composés à partir des années trente, puis poursuivis durant un quart de siècle, jusqu'à sa mort en 1955. L'ensemble de ces commentaires fait aujourd'hui deux gros volumes de deux mille pages à peu près chacun, intitulés *Le Poète et la Bible*. Ils ont peut-être bien plus de pages que de lecteurs.
- 2 L'œuvre dont est extrait le morceau ci-dessus s'intitule *Au Milieu des vitraux de l'Apocalypse*. Comme son titre l'indique sans l'indiquer c'est une sorte de commentaire de l'Apocalypse de Saint Jean, sous forme de dialogue entre le poète et sa fille. Jamais

publié du vivant de l'auteur, il a été rédigé entre 1928 et 1933. Il est donc exactement contemporain de la grande crise économique, que Claudel avait vu venir, et dont, depuis Washington (où il a été ambassadeur de France de 1927 à 1933) il a suivi non sans angoisse le déclenchement et les suites, tout en prenant part aux négociations transatlantiques qui tentaient, avec une totale absence de succès, d'en contenir les effets.

- 3 Claudel, au début du texte que je viens de citer, mentionne un bateau sur le pont duquel il fait les cent pas. Ce bateau est le paquebot *Paris*, de la Compagnie Générale Transatlantique, sur lequel Son Excellence l'Ambassadeur de France aux États-Unis avait pris passage en effet, du 2 au 9 mai 1930, pour se rendre de New York au Havre. Il occupait la cabine 49. La mer était belle, et il s'ennuyait. Pour se distraire, il regardait les autres passagers qui trompaient le temps en lisant.
- 4 Dans son journal, il note :

Un homme qui lit avec son nez, lequel est avancé et proéminent, par derrière un œil à demi caché sous la paupière et barré par un lorgnon : la bouche et le menton dessinés tout en retrait superposés indiquent toutes les nuances du dégoût, de la désapprobation, du refus d'accepter.
- 5 Puis après un blanc :

Un autre qui lit cette fois non pas avec son nez, mais avec tous les plis de sa figure creusés de profonds sillons concentriques et au milieu les petits trous noirs du nez (Claudel, 1969a, I : 911).
- 6 Ces morceaux sont ce qu'on appelle des « avant-textes », je préfère dire amorces, ou esquisses, des lignes que j'ai copiées un peu plus haut en commençant.
- 7 Je veux souligner d'abord la drôlerie de ces fragments, celle des esquisses autant que celle du produit fini, et leur agressivité. Les écrits sur la lecture et sur les lecteurs (ils abondent aujourd'hui) sont rarement drôles, et presque toujours extrêmement bienveillants à l'égard de leurs objets. Même nos théories de la lecture sont pour beaucoup d'entre elles des théories encomiastiques : théories, mais aussi éloges, *éloges* de la lecture, et d'ailleurs aussi du lecteur. L'idée par exemple que le lecteur est un créateur (et même qu'il est le seul et le vrai créateur) a cessé d'être un paradoxe pour devenir un lieu commun. Si un Flaubert contemporain devait composer un *Dictionnaire des idées reçues*, il pourrait y mettre un article « lecteur » qui dirait : « *Lecteur* : le vrai créateur, c'est lui ».
- 8 Nos théories de la lecture sont peut-être scientifiques. Mais de même que les réflexions ou spéculations moins savantes, plus impressionnistes, qui foisonnent depuis qu'une inquiétude s'est installée sur l'avenir de la lecture, et sur les menaces qui pèsent sur elle, ce sont aussi des réserves d'arguments *en faveur de* la lecture. Tout ce corpus spéculatif est élaboré par des universitaires, ou par des écrivains (de Danièle Sallenave ou Daniel Pennac à Pascal Quignard et quantité d'autres). L'une de ses fonctions est d'argumenter contre la désaffection qui atteint la lecture, et de renouveler si possible un stock argumentaire qui a vieilli : celui que l'on pouvait rassembler tant bien que mal sous l'étiquette d'humanisme. Ce sont des théories, des spéculations, ou des réflexions ; ce sont aussi des *plaidoyers*. Ces plaidoyers sont élaborés au sein d'institutions (l'université, l'édition) qui sont elle-même très étroitement liées au livre, et pour ainsi dire identifiées avec lui. Ce sont des plaidoyers *pro domo sua*.
- 9 Claudel ne plaide pas. Il ne flatte pas le lecteur. Il le caricature plutôt. Quand on passe de l'esquisse au livre, le sarcasme ne s'émousse pas, l'agressivité redouble. Le lexique

(*type, piffre, gueule...*) devient familier, ou même pire. Les métaphores (le visage tel qu'un chou, et un chou *jaunâtre*, ce qui n'est guère appétissant) ne sont pas flatteuses. Le lecteur n'est pas flatté.

- 10 Cependant, s'il est ainsi moqué, maltraité, ce n'est pas pour faire remonter l'auteur sur le piédestal ou sur le trône où il paraît qu'il était perché autrefois. Claudel ne célèbre pas « l'auteur ». Il n'emploie d'ailleurs pas ce terme. Il dit « Messieurs les écrivains » (« Si Messieurs les écrivains pouvaient se rendre compte de la manière dont on les consomme ! ») et il n'est pas besoin de souligner la tonalité ironiquement cérémonieuse de cette locution. On sait par ailleurs qu'il a parlé de l'écriture et des écrivains avec une grande violence. La formule d'Antonin Artaud : « Toute l'écriture est de la cochonnerie [...] Toute la gent littéraire est cochonne » (Artaud, 2007 : 106) lui conviendrait parfaitement. Il suffira de citer ce vers qui met sur le même pied « l'homme de lettres, l'assassin et la fille de bordel » (Claudel, 1967 : 416-7). On le trouve dans un recueil de poèmes intitulé *Corona benignitatis anni Dei*, qui ne fait pas toujours preuve de bénignité, comme on voit. On pourra trouver quantité d'autres exemples de la même veine dans les trente et quelques volumes des *Œuvres complètes*, et dans l'immense correspondance.
- 11 On vante couramment « le jeu », la liberté, dont nous ferions l'expérience grâce à la lecture, et plus fréquemment encore le plaisir et même la « jouissance ». Certains, comme Martha Nussbaum, vont jusqu'à nous assurer que c'est par la lecture que nous faisons l'apprentissage de la démocratie... Il fut un temps où la lecture des romans passait pour enseigner la concupiscence aux filles ; voilà maintenant qu'elle est supposée enseigner aux futurs financiers inscrits dans les coûteuses *law schools* américaines la compassion envers les pauvres et les handicapés. Comme disait la grande Catherine à Denis Diderot : « Le papier souffre tout ».
- 12 Claudel, dans ces textes-ci, ne parle ni de jeu, ni de compassion, ni de plaisir, ni de morale, ni de démocratie. Le lecteur, ou plutôt d'ailleurs les lecteurs, ne manifestent ici aucun plaisir, aucune empathie : mais un refus qui va de l'ennui au dégoût et même à l'écœurement... Ce que ces lecteurs sont en train de lire, cela ne leur *revient* décidément pas. Pas de plaisir, pas de « jouissance », ou (pour employer le mot que Claudel emploie ailleurs sur ce sujet) pas de *délectation*. Et s'il est question de *nez* aussi souvent, on pourrait se dire que c'est peut-être bien d'abord parce que le lecteur a le texte ou l'auteur, comme on dit, *dans le nez*.
- 13 Mais ce n'est pas l'unique raison.
À force de ne pas vouloir oblitérer la drôlerie de ces petits textes, les pieds de nez qu'ils font au respect convenu, compassé, qu'il est de bon ton de vouer au lecteur, j'ai peut-être trop monté en épingle leur agressivité. Il est temps de se rendre attentif à un autre aspect de la relation qu'ils décrivent, ou qu'ils suggèrent. Soit ces deux phrases, déjà citées, des *Vitraux* :

[...] Regardez ce type qui enfouit au milieu de ses feuillets un piffre caverneux aussi roide qu'un robinet ! Et cet autre [...] c'est par un spasme circulaire de cette espèce de chou jaunâtre au milieu de quoi on distingue le tréma noir des narines qu'il absorbe la substance de cet immense journal.
- 14 S'il fallait une preuve que cette relation qu'on appelle *lecture*, on n'en a pas fait le tour une fois qu'on a souligné la tonalité (ici) hargneuse et vindicative, ces lignes nous la fournissent.
- 15 Le lecteur *enfouit* son piffre ; il *absorbe la substance*. La relation est conflictuelle, mais elle est intense. Le lecteur est mal disposé, mais il est avide. Il se jette sur son livre ou son

journal, et plutôt même *dans* son livre ou *dans* son journal. L'intensité de l'échange est d'autant plus grande que la hargne est plus marquée.

- 16 Le lecteur *absorbe*. Il absorbe *la substance*. Comment comprendre ce terme ? On peut choisir de lui donner le sens dérivé que le *Trésor de la Langue française* appelle un sens « par analogie » : le lecteur absorbe *l'essentiel* ou *le principal* de son « immense journal ». Mais ce terme, comme on sait, est d'abord un terme de la langue philosophique, dérivé du latin *substantia*, « ce qui se tient en dessous », c'est-à-dire « être, essence, existence, réalité d'une chose ». Claudel a lu les théologiens, il le sait très bien. Et il sait aussi par ailleurs, comme chacun de nous, et comme le *Trésor de la Langue française* le rappelle, que *substance*, en français, cela peut vouloir dire aussi « matière », et aussi « nourriture ».
- 17 Faut-il choisir entre ces acceptions ? Quelle que soit celle qu'on préfère, il est clair, dans tous les cas, que la représentation de la lecture qui est ici suggérée se tient aux antipodes du scepticisme contemporain, je veux dire de cette croyance universellement répandue désormais, selon laquelle ou bien « la substance » d'un texte n'existe pas, est une simple vue de l'esprit ; ou bien, si elle existe, est hors d'atteinte, insaisissable et incommunicable. Chacun est une île, c'est le credo de l'individualisme de masse. Pas d'échange. L'échange est une illusion, un faux-semblant, un leurre.
- 18 Claudel propose juste l'inverse ; sa pensée est précisément une pensée de l'échange et de la circulation. La substance existe (ce qui n'est pas incompatible avec la pluralité des interprétations : il peut y avoir de multiples rapports à une même substance) ; elle est non seulement communicable, mais appropriable, absorbable. Je peux peut-être la comprendre, mais je peux faire beaucoup mieux : je peux l'absorber.
Je peux l'absorber *par le nez*.
« Ce qu'on lit le moins, c'est avec les yeux. »
- 19 Pour comprendre ce qu'est une chose, il est de bonne méthode de s'interroger sur ce qu'elle n'est pas. Pour comprendre ce que veut dire « lire avec le nez », il faut commencer par comprendre que ce n'est pas *lire avec les yeux*. Et que c'est même une critique de cette lecture qui consiste à « lire avec les yeux » - à lire avec les yeux *seulement*.
- 20 Il y a chez Claudel une critique de l'œil, une objection, des objections, contre le regard ou du moins contre le voyeur : contre celui qui ne désire rien d'autre, rien de plus, que *voir*. Cette critique, on la trouve par exemple dans un poème en prose qui se trouve dans *Connaissance de l'Est* et qui s'intitule « Le Porc ». Méditant sur le porc (il n'y a pas de noble et moins nobles sujets de méditation) Claudel prétend en tirer un enseignement. L'enseignement est celui-ci : « N'applique point à la connaissance l'œil seul, mais tout cela sans réserve qui est toi-même » (Claudel, 1967 : 59).
- 21 La critique se trouve également, mais en creux, dans l'essai sur *La Peinture hollandaise*. Dans ce livre, il s'agit de tableaux, pas de textes, de l'amateur de peinture, pas du lecteur. Mais la question est la même :
Une peinture de Viel, de Vermeer, de Pieter de Hooch, nous ne la regardons pas, nous ne la caressons pas une minute, d'un *clignement d'yeux supérieur* : immédiatement nous sommes dedans, nous l'habitons. Nous sommes pris. Nous sommes contenus par elle (Claudel, 1965 : 178, je souligne)
- 22 Le livre non plus, ou le texte, n'est pas fait pour être « caressé une minute, d'un clignement d'yeux supérieur », il est fait pour qu'on se jette dedans.

- 23 Lire avec le nez, c'est cela précisément : se jeter dedans. Employer non pas l'œil seulement, mais « tout cela sans réserve qui est toi-même ». Le reproche qui est fait à l'œil, c'est au fond qu'il favorise *la réserve*. Il permet de rester à distance, de mettre de la distance entre le sujet et l'objet, entre le lecteur et sa lecture, d'appréhender sans se risquer. Sans *se commettre*, comme on dit (commettre, de *committere* : mettre plusieurs choses ensemble). Claudel dirait plutôt : co-naître. Ce qu'il appelle co-naissance, c'est « l'établissement et la constatation des rapports qui sont entre les choses » ; c'est que « rien ne s'achève sur soi seul » (Claudel, 1967 : 150 ; 153).
- 24 Il n'y a pas besoin d'être très versé en psychanalyse pour connaître la valeur symbolique que les psychanalystes attribuent à l'appendice nasal. Je dis *nez*, comprenez *phallus* : on peut relire ainsi à nouveaux frais Pinocchio, Cyrano, Gogol et d'autres. Claudel n'a pas attendu de lire Freud (ce qu'il semble avoir fait, dans les années vingt) pour jouer de cette équivoque. Par exemple, lorsqu'il parle d'Auguste Rodin, il parle très souvent de son nez. Bien sûr, Rodin était pourvu d'un appendice nasal développé. Mais lorsque Claudel l'appelle « l'homme à trompe de sanglier » est-ce uniquement pour faire référence à son appareil olfactif ? Rodin était un homme d'une sensualité violente. Il faisait une grande consommation de modèles, et Anna de Noailles, qui n'était pas un modèle, disait que l'on trouvait ses mains chaque fois que l'on voulait s'asseoir. Il était aussi l'amant de Camille Claudel, comme plus personne ne l'ignore. Claudel pour toutes ces raisons (il le connaissait également très bien, il l'a fréquenté familièrement dans les années 1880) l'appelle « le priapatriarche ».
- 25 Indépendamment de Rodin, on peut citer de nouveau le poème « Le Porc », déjà mentionné. Ce poème qui a souvent été vu comme un autoportrait (le cochon, c'est moi) mentionne à la fois la « paillardise » de l'animal et (de nouveau) sa « trompe » (Claudel, 1967 : 58). Et dans les *Vitraux*, je n'ai pas besoin de souligner l'interprétation que l'on pourrait donner de ce « piffre caverneux aussi roide qu'un robinet ».
- 26 Pourtant, je ne crois pas que le nez vienne ici simplement à la place d'un phallus qui serait victime d'une censure. Mais je crois qu'il pointe ici en direction d'une sensorialité maximale, démultipliée, hyperfine, d'une poly-sensorialité, qui *ne se ramène pas* à une sensibilité génitale ou sexuelle, mais qui peut l'inclure. La lecture est une activité érotique, à condition de ne pas enfermer cet adjectif dans son acception génitale. Disons que la lecture est une activité entièrement soumise au désir, et que les tentatives pour la normer, la régler, la contenir au nom de la science ou de la morale sont à la fois inévitables et inévitablement vouées à être soit ignorées, soit contournées.
- 27 *Lire avec le nez* c'est manière de dire que la lecture (la lecture telle que Claudel la conçoit, la désire, la pratique) n'est pas, n'est pas uniquement, n'est pas principalement, une opération intellectuelle.
- 28 C'est une opération qui engage la personne entière. Une chose remarquable, et peut-être la plus remarquable, dans ces petits textes, c'est à quel point ils *physicalisent* la lecture. Claudel observe et décrit (ce que l'on fait, me semble-t-il, très rarement) les attitudes corporelles du lecteur en train de lire. Le premier *enfouit* son « piffre » au milieu des feuillets, cet autre est secoué d'un « spasme », ce troisième relève un coin de sa « gueule ». On lit avec son nez, c'est une façon de dire qu'on lit avec son corps.
- 29 Ce que montrent ces textes, ce n'est pas des « sujets » abstraits, moins encore le « lecteur idéal » des savants : ce sont des corps en train de lire. Merleau-Ponty disait en citant Valéry : « Le peintre apporte son corps » (Merleau-Ponty, 1964 : 16). Hé bien : le

lecteur aussi. Il apporte son corps, et j'ajoute l'épaisseur, la grossièreté, la vulgarité de ce corps : non pas son nez, mais son piffré ; non pas sa figure, mais sa gueule. Même la syntaxe s'épaissit et se vulgarise. Elle se fait délibérément, ostensiblement, fautive : « ce qu'on lit le moins, c'est avec les yeux ».

- 30 Si on lit avec le nez, et s'il faut lire avec le nez, c'est que l'odorat – ou plutôt d'ailleurs, selon la graphie de Claudel : l'Odorat- « est le sens qui a pour instrument l'appareil même par lequel nous puisons directement notre vie au dehors, celui de la respiration » ; celui qui permet de « communiquer jusqu'au plus profond de notre nature. » (Claudel, 1998 : 395). Ainsi peut-être s'éclaire le projet -assez énigmatique, il faut bien en convenir- qui s'énonce en ces termes, sous le couvert de la troisième personne, dans le journal de 1935 : « à l'extrémité de son promontoire nasal il a construit un édifice spirituel où il se propose de passer désormais la plus grande partie de son existence. » (Claudel, 1969 a : 35).

BIBLIOGRAPHIE

ARTAUD, Antonin. 2007. *L'Ombilic des limbes suivi de Le Pèse-Nerfs*. Paris : Gallimard.

CLAUDEL, Paul, 1998. *Le Poète et la Bible*. Paris : Gallimard.

CLAUDEL, Paul. 1965. *Œuvres en prose*. Paris : Gallimard.

CLAUDEL, Paul. 1967. *Œuvre poétique*. Paris : Gallimard.

CLAUDEL, Paul. 1969 a. *Journal*. Paris : Gallimard, « Pléiade »

CLAUDEL, Paul. 1969 b. *Mémoires improvisés*. Paris: Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice. 1964. *L'Œil et l'esprit*. Paris : Gallimard.

RÉSUMÉS

Qu'est-ce que lire et comment lit-on ? À ces questions souvent posées, Paul Claudel suggère une réponse qui est rarement apportée. On peut lire, et même dans une certaine mesure il est souhaitable de lire *avec le nez*. L'article examine la signification et les implications de cette proposition inattendue.

What is reading, and how do we read? To these frequently asked questions, Paul Claudel suggests a rare answer. It is possible to read, and even to a certain extent it is desirable to read with one's nose. The paper is about the meaning and implications of this unexpected allegation.

INDEX

Mots-clés : lecture, lecteur, Claudel (Paul), corps, désir

Keywords : reading, reader, Claudel (Paul), body, desire

AUTEUR

CLAUDE PÉREZ

Université d'Aix-Marseille- CIELAM